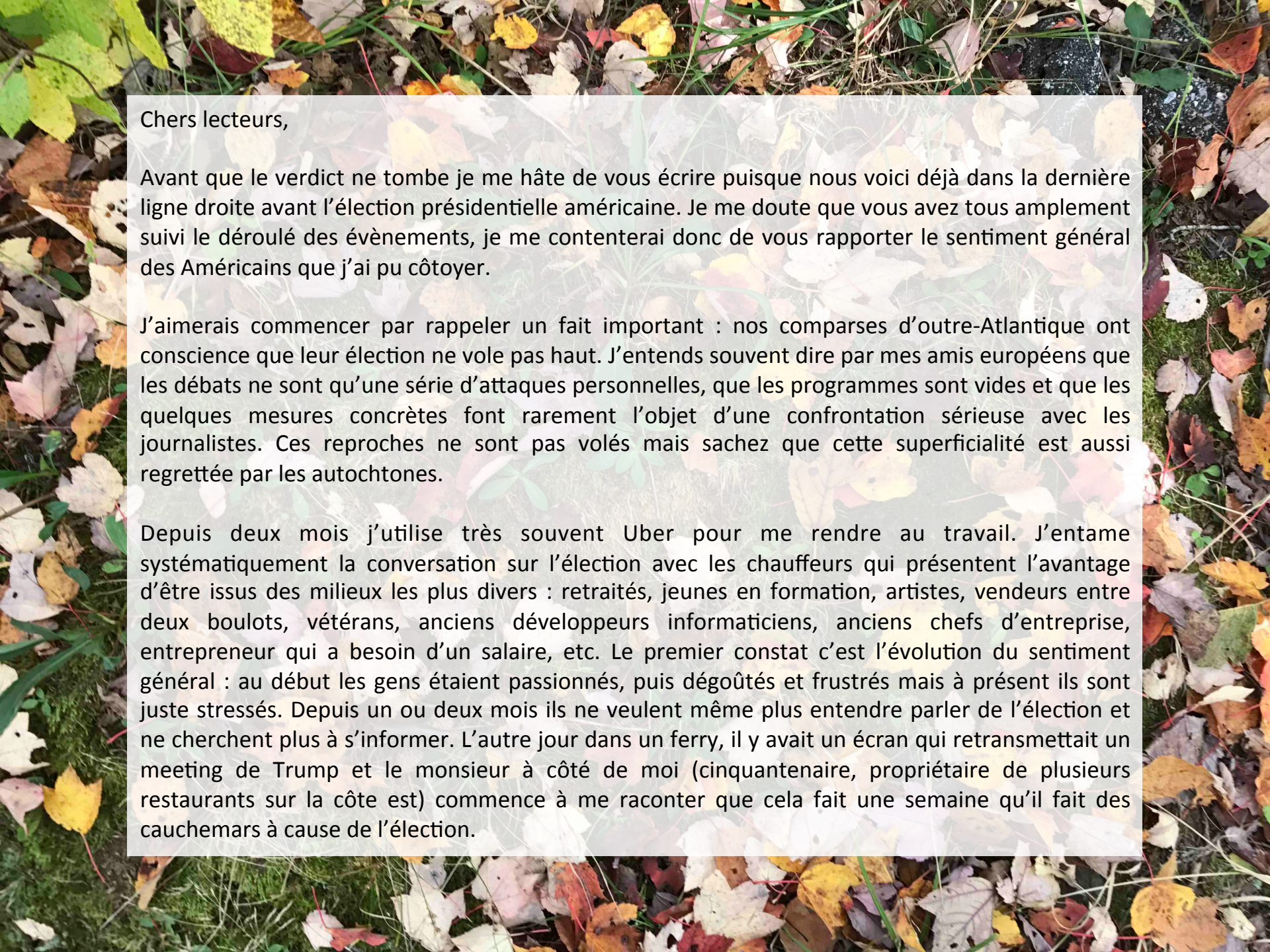




LE MAGAZINE
- ETE 2016 -



Chers lecteurs,

Avant que le verdict ne tombe je me hâte de vous écrire puisque nous voici déjà dans la dernière ligne droite avant l'élection présidentielle américaine. Je me doute que vous avez tous amplement suivi le déroulé des événements, je me contenterai donc de vous rapporter le sentiment général des Américains que j'ai pu côtoyer.

J'aimerais commencer par rappeler un fait important : nos comparses d'outre-Atlantique ont conscience que leur élection ne vole pas haut. J'entends souvent dire par mes amis européens que les débats ne sont qu'une série d'attaques personnelles, que les programmes sont vides et que les quelques mesures concrètes font rarement l'objet d'une confrontation sérieuse avec les journalistes. Ces reproches ne sont pas volés mais sachez que cette superficialité est aussi regrettée par les autochtones.

Depuis deux mois j'utilise très souvent Uber pour me rendre au travail. J'entame systématiquement la conversation sur l'élection avec les chauffeurs qui présentent l'avantage d'être issus des milieux les plus divers : retraités, jeunes en formation, artistes, vendeurs entre deux boulots, vétérans, anciens développeurs informaticiens, anciens chefs d'entreprise, entrepreneur qui a besoin d'un salaire, etc. Le premier constat c'est l'évolution du sentiment général : au début les gens étaient passionnés, puis dégoûtés et frustrés mais à présent ils sont juste stressés. Depuis un ou deux mois ils ne veulent même plus entendre parler de l'élection et ne cherchent plus à s'informer. L'autre jour dans un ferry, il y avait un écran qui retransmettait un meeting de Trump et le monsieur à côté de moi (cinquantenaire, propriétaire de plusieurs restaurants sur la côte est) commence à me raconter que cela fait une semaine qu'il fait des cauchemars à cause de l'élection.

Le second constat c'est que les gens DÉTESTENT Hillary Clinton. J'habite en Californie, terre notoirement démocrate, et personne ne m'a jamais dit « je vais voter Hillary ». Ils disent « Je ne voterai pas Trump ». Le Donald l'a surnommée « crooked Hillary » (= tordue, malhonnête, corrompue) et martèle ce mot durant toutes ses interventions. Il ne s'agit pas de la vision de quelques esprits endoctrinés : c'est un véritable reflet de ce que l'Américain pense d'elle, républicain comme démocrate, éduqué comme illettré. Il est parfaitement admis par l'opinion publique qu'elle est d'une malhonnêteté sans nom. C'est ce qui m'a le plus choquée et est le plus difficile à comprendre. Arrivant d'Europe avec une vision positive de cette femme qui a été engagée dans de nombreux combats, j'ai eu du mal à saisir pourquoi l'affaire des emails était presque plus grave dans l'esprit des gens que les innombrables mensonges ou le projet de société tissé de haine de son adversaire.

Je n'ai pas compris non plus qu'il ait fallu la fameuse vidéo de Trump qui se vantait d'être trivial en tentant sa chance avec des femmes pour que l'Amérique entière monte aux créneaux. Cet aspect de sa personnalité me semblait évident depuis des lustres. Il faut croire que jusqu'à ce jour les puritains imaginaient qu'il déclamait des poèmes à ses mannequins. La dynamique politique à ce moment-là m'a complètement échappé.

J'avoue que ma grille de lecture est bien différente de celle de l'électorat – et même de celle de californiens éduqués. Par exemple, nous avons regardé le dernier débat avec nos voisins (tous démocrates) : un pédiatre trentenaire, un avocat cinquantenaire, une employée de bureau sexagénaire, une directrice d'école de musique septuagénaire et le gardien sexagénaire de la résidence. Là où je trouvais qu'un candidat atteignait les limites insondées de la vacuité, les autres lui reconnaissent des qualités. Là où je trouvais qu'untel se reprenait, on louait l'autre. De même durant les débats des primaires, je ne comprenais pas du tout les sondages de l'audience : à tel débat Trump ne disait pas un mot, à tel autre il agressait tout le monde, au suivant il s'empêtrait dans ses contractions et malgré tout il était toujours déclaré vainqueur à la fin.

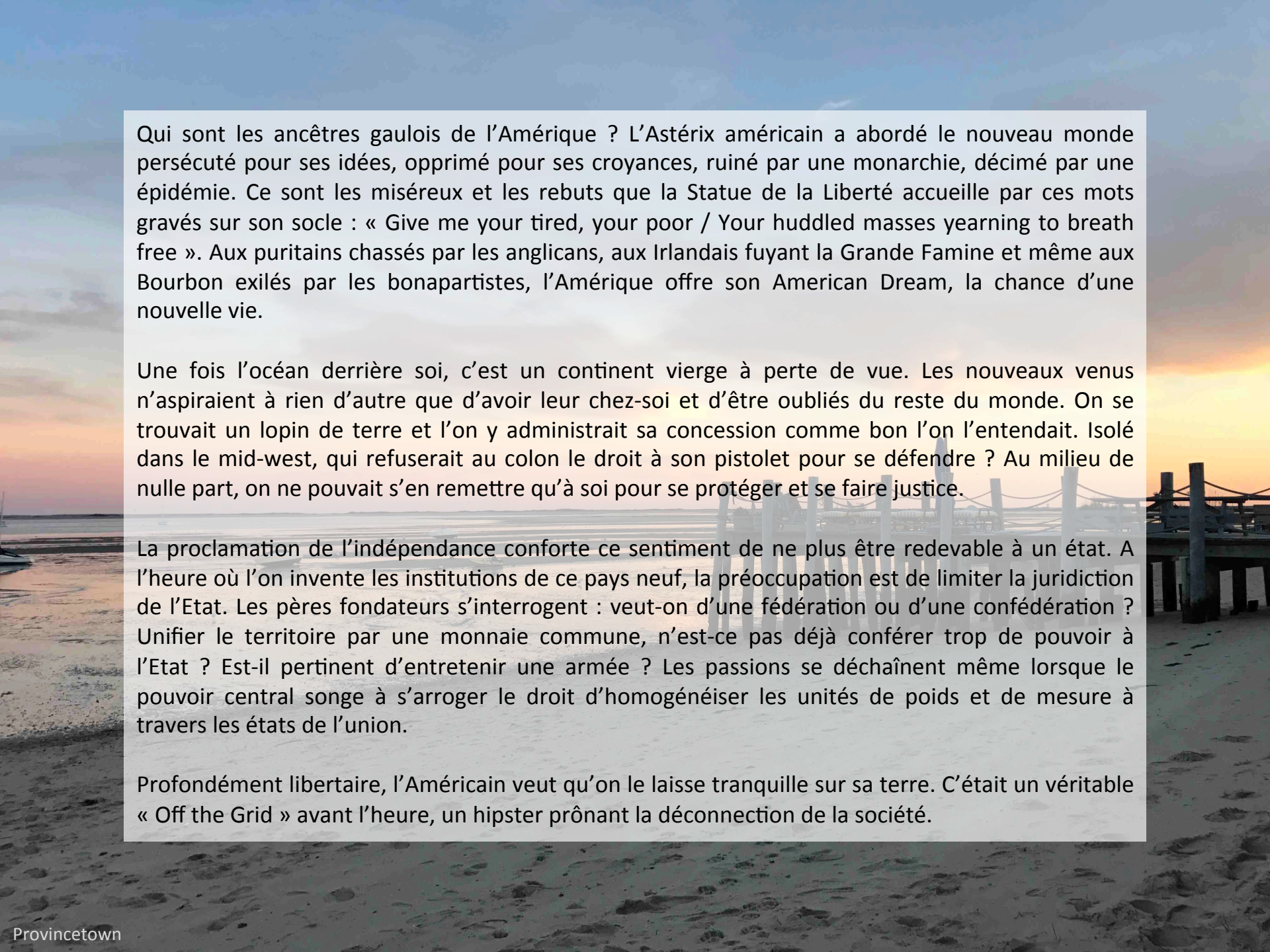
Les deux seules personnes que j'ai rencontrées qui vont voter pour Trump sont mon CTO qui est un vieux de la vieille du Grand Old Party et un mexicain qui pense que les propos racistes de Trump sont acceptables car c'est juste une stratégie de communication.

Au-delà des mouvements d'opinion, nombreux sont les fondamentaux de la politique américaine qui présentent des difficultés pour notre entendement.

Pourquoi Clinton se limite-t-elle à proposer d'interdire la vente d'armes aux citoyens avec antécédents psychiatriques et pourquoi une mesure aussi pleine de bon sens est-elle si difficile à faire passer ? Pourquoi tant d'Américains n'avalent toujours pas la pilule d'Obamacare et préféreraient que les plus démunis ne soient pas pris en charge par le gouvernement ? Pourquoi les fondateurs du Tea Party (nom en référence d'une révolte contre les anglais mais aussi T.E.A pour « Taxed Enough Already ») qui se battent notamment contre la sécurité sociale et les taxations n'étaient pas d'affreux nababs de Florides mais des Américains tout à fait modestes ? Pourquoi Hillary Duff a-t-elle dû s'excuser sur Twitter pour avoir porté un costume d'amérindienne pour Halloween et Justin Bieber pour s'être fait des dreadlocks ?

Il est clé de comprendre la mythologie dans laquelle grandissent les Américains si l'on veut comprendre ce qui paraît être une suite d'aberrations.





Qui sont les ancêtres gaulois de l'Amérique ? L'Astérix américain a abordé le nouveau monde persécuté pour ses idées, opprimé pour ses croyances, ruiné par une monarchie, décimé par une épidémie. Ce sont les miséreux et les rebuts que la Statue de la Liberté accueille par ces mots gravés sur son socle : « Give me your tired, your poor / Your huddled masses yearning to breath free ». Aux puritains chassés par les anglicans, aux Irlandais fuyant la Grande Famine et même aux Bourbon exilés par les bonapartistes, l'Amérique offre son American Dream, la chance d'une nouvelle vie.

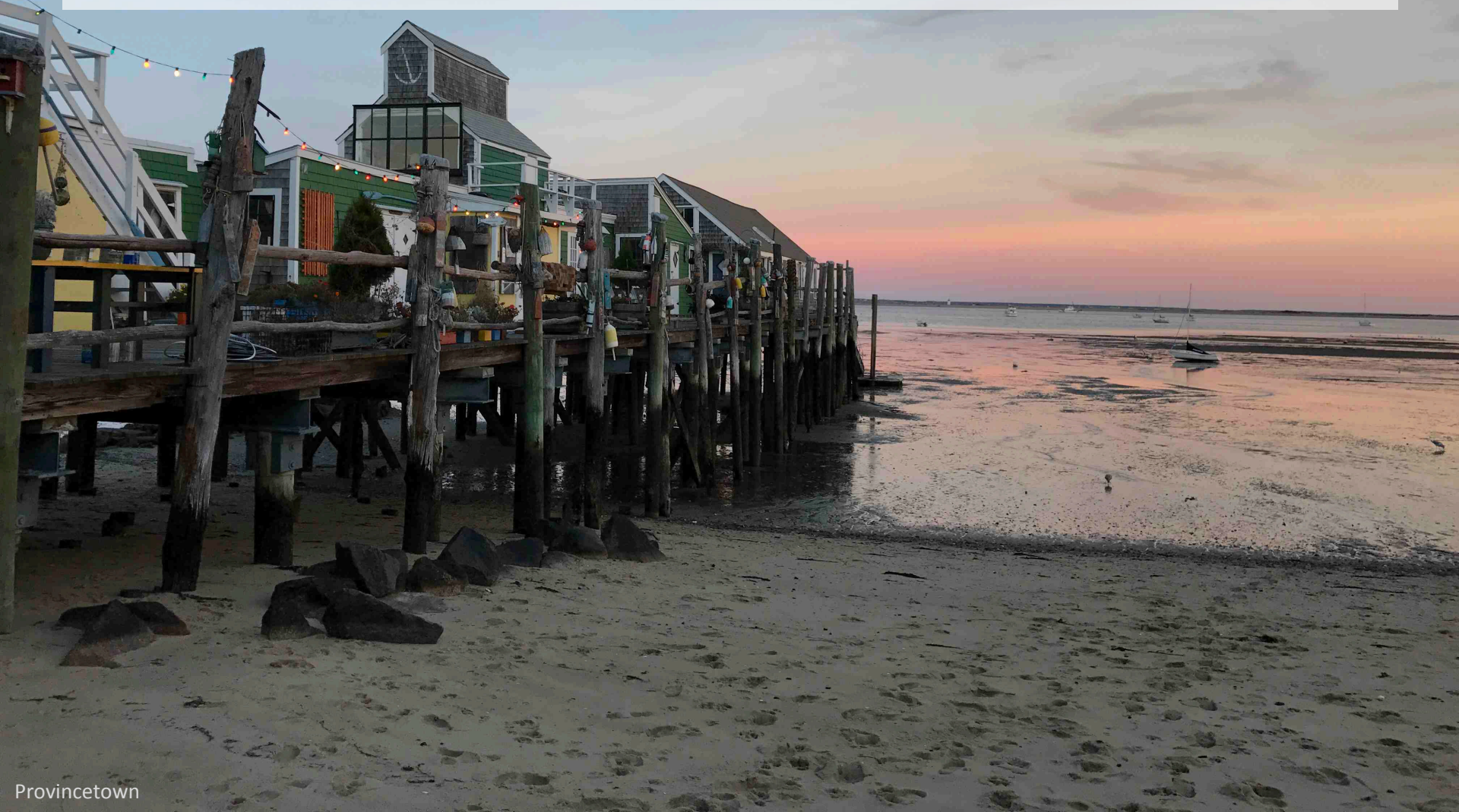
Une fois l'océan derrière soi, c'est un continent vierge à perte de vue. Les nouveaux venus n'aspiraient à rien d'autre que d'avoir leur chez-soi et d'être oubliés du reste du monde. On se trouvait un lopin de terre et l'on y administrait sa concession comme bon l'on l'entendait. Isolé dans le mid-west, qui refuserait au colon le droit à son pistolet pour se défendre ? Au milieu de nulle part, on ne pouvait s'en remettre qu'à soi pour se protéger et se faire justice.

La proclamation de l'indépendance conforte ce sentiment de ne plus être redevable à un état. A l'heure où l'on invente les institutions de ce pays neuf, la préoccupation est de limiter la juridiction de l'Etat. Les pères fondateurs s'interrogent : veut-on d'une fédération ou d'une confédération ? Unifier le territoire par une monnaie commune, n'est-ce pas déjà conférer trop de pouvoir à l'Etat ? Est-il pertinent d'entretenir une armée ? Les passions se déchaînent même lorsque le pouvoir central songe à s'arroger le droit d'homogénéiser les unités de poids et de mesure à travers les états de l'union.

Profondément libertaire, l'Américain veut qu'on le laisse tranquille sur sa terre. C'était un véritable « Off the Grid » avant l'heure, un hipster prônant la déconnection de la société.

Avec un attachement si profond à la liberté individuelle et à la limitation des pouvoirs de l'Etat, il n'est pas surprenant que tout ce qui a trait à la régulation du port d'arme titille une angoisse existentielle. Il n'est pas amoral que l'on préfère que les plus pauvres n'aient pas accès aux soins plutôt que l'Etat n'impose à tous de s'affilier à une sécurité sociale. Il n'est pas illogique que les classes modestes se rebellent contre les taxes car ils ont l'espoir de voir leur American Dream se réaliser – et lorsque se lèvera le jour où ils seront devenus riches, l'Etat n'a pas intérêt à venir les plumer.

Loin de moi bien sûr l'idée de dire que ce sont là les seuls facteurs qui expliquent ces rejets. Je souhaite juste jeter la lumière sur l'héritage culturel dont les américains se pensent être les dépositaires.





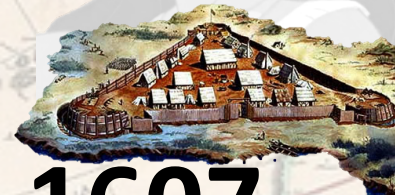
1000

Vikings au Canada
Traces de campements jusqu'au
Massachusetts



1492

Christophe Colomb
Découverte des Antilles à bord de la
meilleure des caravelles, la Niña



1607

Jamestown
Première colonie anglaise en
Virginie



1776

Déclaration d'indépendance
1775 – 1783 Guerre d'indépendance

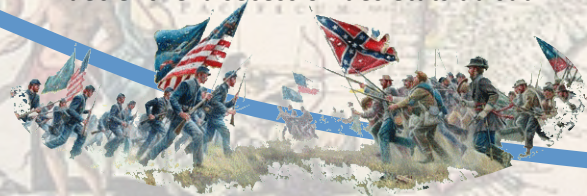


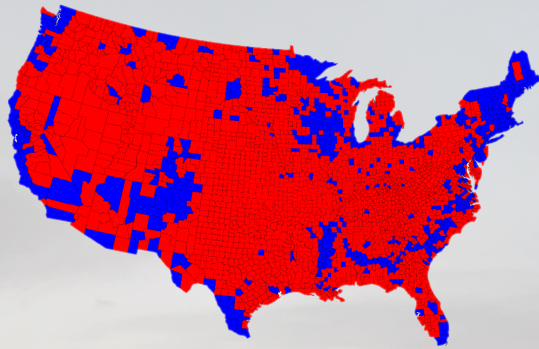
1620

Plymouth
Les Puritains fuient les répressions
en Europe à bord du Mayflower et
établissent leur campement au
Massachusetts

1861-1865

Guerre de sécession
L'union contre les confédérés
La victoire de l'abolitionniste Abraham Lincoln aux élections
déclenche la sécession des états du sud





Il n'y a en réalité pas d'états démocrates et d'autres républicains, il n'y a que des villes bleues et des campagnes rouges. Dès que l'on regarde une carte électorale avec un peu de granularité, on discerne tout de suite une opposition citadins / ruraux. Si l'on réduit la dichotomie politique à une divergence « poids accru de l'Etat » (démocrates) vs. « encadrement de l'Etat » (républicains), on devine aisément de quel bord penche quelqu'un élevé dans le mythe du pionnier qui se débrouille tout seul dans son ranch sans demander de comptes à personne. Evidemment les réalités sociales et économiques bien tangibles comme le chômage sont les facteurs déterminants de cette élection. Je voulais seulement insister sur le fait que le terreau propice aux idées de Trump s'est développé sur une idéologie qui remonte aux fondements des Etats-Unis et que Trump ne représente pas du tout d'ailleurs.



Pour finir, je vais vous parler du concept d'appropriation culturelle.

Contrairement aux asiatiques (qui, rappelons-le, n'avaient pas le droit de mettre leurs enfants dans les écoles des blancs en Californie par exemple) ou aux latinos, les minorités noire et amérindienne se font entendre et ne sont pas prêtes à faire oublier les persécutions qu'elles ont subies. J'ai énormément de mal à comprendre le problème mais dès qu'un blanc utilise un élément du folklore noir ou amérindien, il se fait taxer d'appropriation culturelle et cela déclenche un tollé. Les exemples sont nombreux : Justin Bieber qui se fait des dreadlocks, Kim Kardashian qui pose avec des tresses africaines, Hillary Duff qui porte un costume d'amérindienne pour Halloween et surtout Miley Cyrus qui danse le twerk. Tous ont tous déclenché des nuées d'insultes et de réprimandes sur les réseaux sociaux et ces affaires se sont souvent soldées par des excuses auprès des communautés ainsi trainées dans la boue.

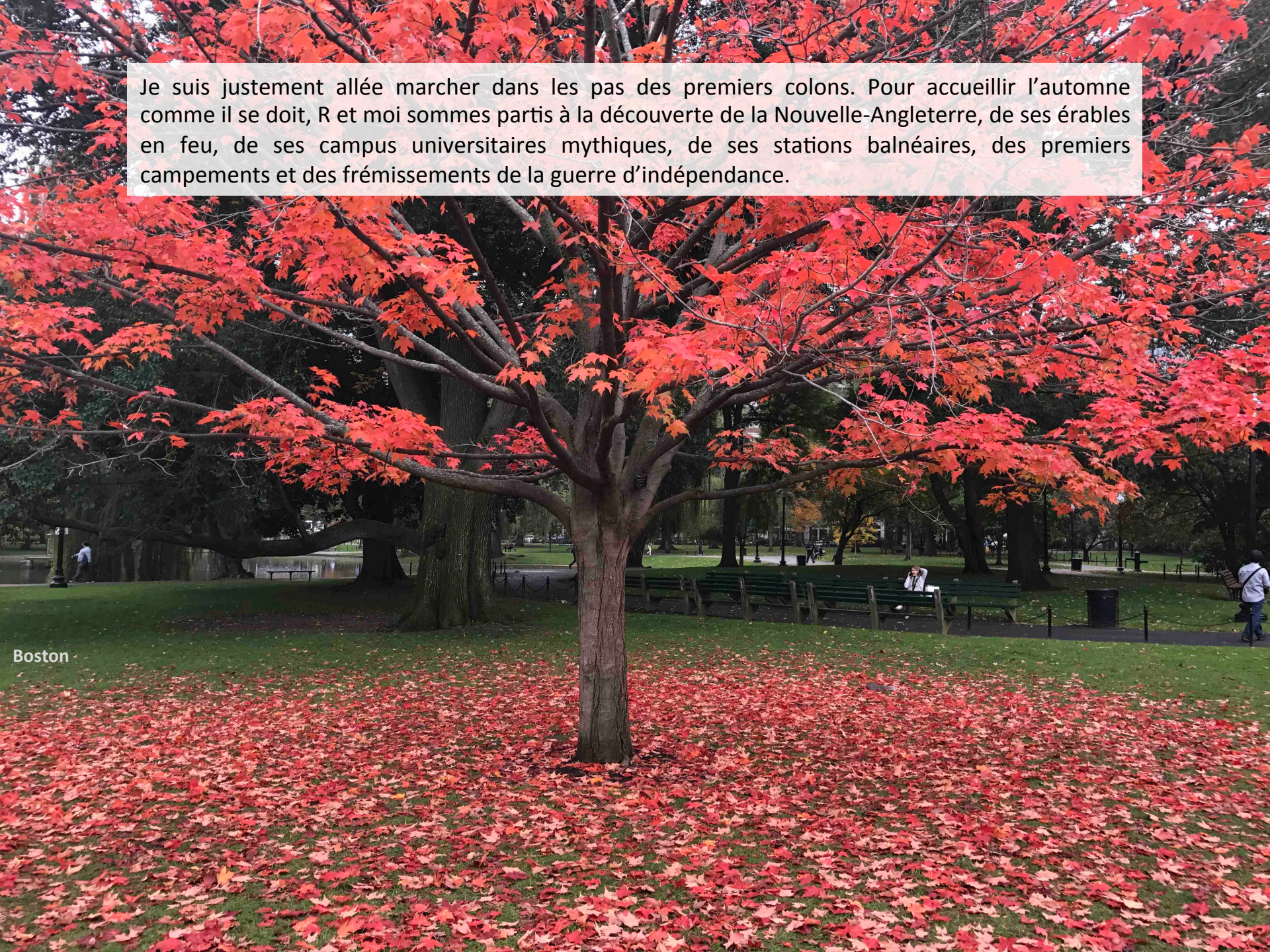
Il est impossible de justifier ces emprunts comme étant de simples imitations sans arrière-pensées, encore moins comme étant des hommages. L'appropriation est toujours jugée caricaturale, réductrice et colonialiste. La communauté affectée et les bien-pensants perçoivent ces gestes au mieux comme des maladresses, au pire comme des sursauts de nos gènes d'esclavagistes programmés pour déposséder les minorités.

Les controverses s'appliquent à tous les domaines : plusieurs équipes sportives ont dû changer leurs logos ou mascottes car ils faisaient référence aux Indiens. Le contentieux le plus connu porte sur l'équipe de football américain des Washington Redskins dont le nom qui signifie peaux-rouges et le logo ont fait l'objet d'un procès très médiatisé (le premier jugement retire à l'équipe le droit d'utiliser la marque, l'appel est en cours).

Autant le terme « peaux-rouges » rappelle clairement le massacre des indigènes, autant j'ai dû mal à comprendre pourquoi ce pauvre Justin Bieber se fait victimiser par le lobby des drogués qui lui interdisent de se faire des dreadlocks.

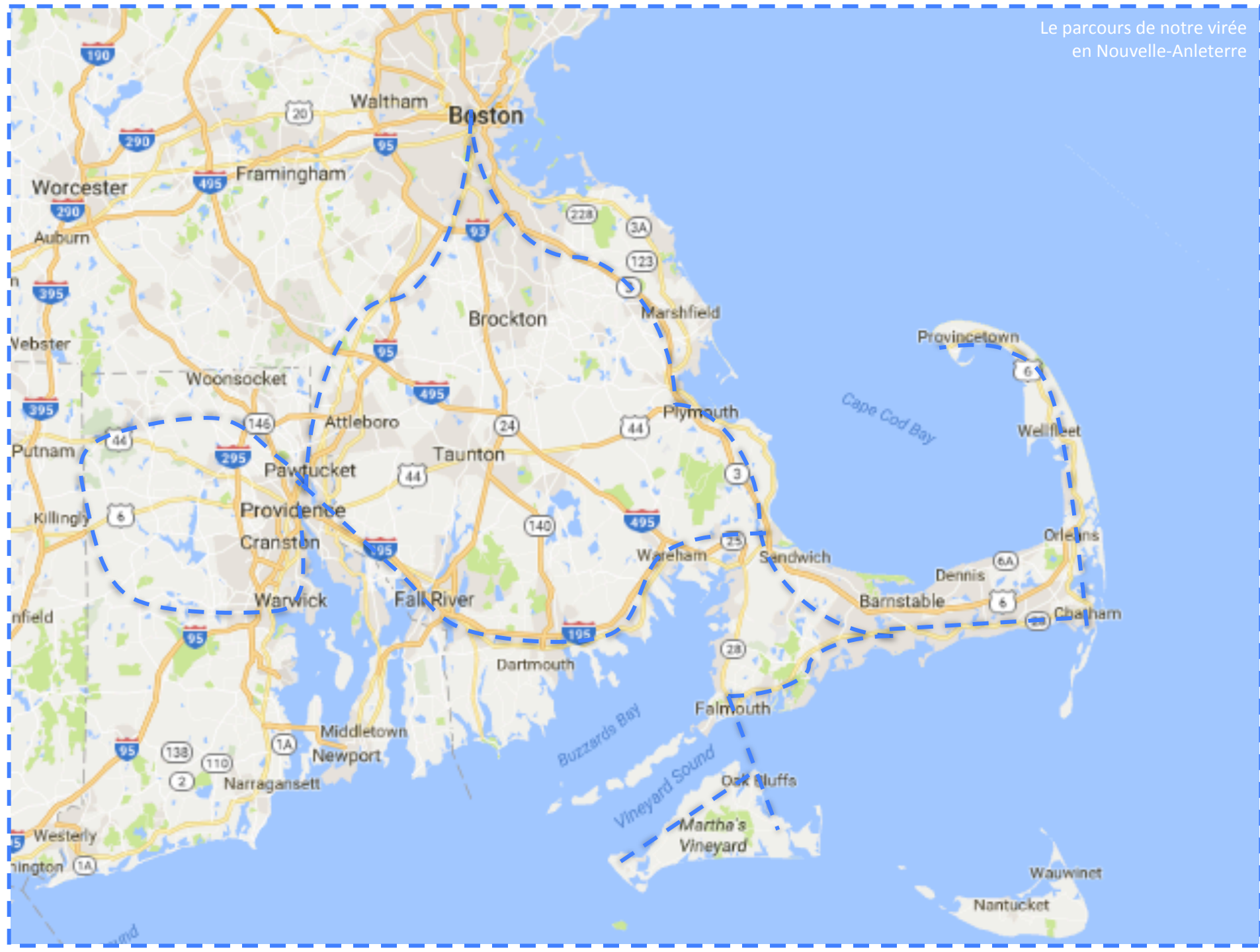


Je suis justement allée marcher dans les pas des premiers colons. Pour accueillir l'automne comme il se doit, R et moi sommes partis à la découverte de la Nouvelle-Angleterre, de ses érables en feu, de ses campus universitaires mythiques, de ses stations balnéaires, des premiers campements et des frémissements de la guerre d'indépendance.



Boston

Le parcours de notre virée
en Nouvelle-Angleterre





Plymouth plantation
reconstitution du premier
campement des puritains



Provincetown or P-town
Premier lieu où accosta le
Mayflower. Aujourd'hui
important lieu gay





Provincetown



Martha's Vineyard

Ile au large du Cape cod avec ses « gingerbread houses » (maisons de pain d'épice)





Martha's Vineyard







Rhode Island



Brown University, Providence

C'est indéniable, leurs universités sont plus jolies que les nôtres. Quelques petites surprises à noter : les campus restent à taille humaine, il y avait une manifestation du personnel et des étudiants socialistes à Harvard, ce sont bien des écoles pour gros binoculaires – il n'y avait quasiment pas de pokémons ni d'étudiants se prélassant sur les pelouses et... il n'y a plus de lierre ! Pourtant, « l'Ivy league » tire bien son nom du lierre grimpant sur les façades de briques des universités de la côte est.

Harvard University, Boston





BOSTON



Boston

Nous avons eu une chance inouïe : le second jour il a fait mauvais temps. Autrement je ne suis pas sûre que nous fussions jamais repartis, Boston est une ville fantastique lorsqu'il fait beau. Je vous recommande fortement de flâner à Back Bay, d'attraper des Magicarpes au bord de la Charles' river, de déambuler dans les ruelles pavées de briques de Beacon hill et de chasser les écureuils et les grenouilles au Boston Common. La seule chose à éviter à Boston : conduire. Un endroit à ne pas manquer ? les quartiers du Government Center et Business Center qui sont si hideux que vous n'appréciez que d'avantage le reste de la ville.



Boston



Boston



Old State House
lieu du Boston Massacre



Common garden





L'été n'a pas amené que des chicaniers démagogues puisque plusieurs d'entre vous ont choisi de venir découvrir la Californie pour les vacances.

Tout d'abord Héloïse est venue parfaire la rédaction de la thèse doctorale qu'elle a défendue avec brio le mois dernier.

Notre excursion en montgolfière au-dessus de la Napa Valley à l'aube vaut d'être racontée. Le ballon dépendant des vents et ne décidant pas exactement de sa course, nous nous sommes posés sur un champ non-exploité. A ce moment-là fusèrent les cris excités de l'occupante du taudis attendant. J'entends bien la colère des habitants qui se balancent tranquillement dans le rocking-chair sur leur porche et voient atterrir chez eux une vingtaine de personnes. Toutefois la situation a pris un tour cocasse (bien qu'un peu effrayant) lorsqu'un type en bottes, short et marcel est sorti de la maison avec son fusil en nous menaçant puis s'est mis à faire les cent pas avec son arme sur l'épaule en attendant que l'on déguerpisse. C'était une expérience complètement surréaliste mais qui s'inscrivait avec grotesque dans le fantasme que l'on a des Etats-Unis.







Marie est venue du Mexique pour pagayer en kayak avec nous à Moss Landing, une réserve prot g e où se prélassent des dizaines de loutres et de phoques. Lors de cette  chapp e maritime Pauline était également de la partie puisqu' lle est venue passer deux semaines. Sa venue fut l'occasion pour nous d'aller voir le lac Tahoe en été (souvenez-vous, c'est la station de ski) et de découvrir le parc national de Yosemite.





Roger et son packraft au lac Tahoe. Contrairement à l'ambiance de la photo, l'eau est glacée (le lac est à 1900m d'altitude)



Rando autour du lac



Lac Tahoe, Roger remorque Pauline jusqu'à la rive depuis une île

Yosemite, durant l'ascension d'un des sommets. Nous avons tenu
5h avec seulement 1L d'eau chacun pour 900m de dénivelé









Please Stay on Paths





Les Américains ne posent jamais de vacances. Il n'empêche qu'ils partent tous les weekends ! Je ne m'en suis pas privée non plus. Ainsi, ajoutez à Tahoe et Yosemite encore un weekend de camping et canoë à Russian River organisé par mon entreprise et un weekend d'enterrement de vie de jeune fille à Santa Barbara.

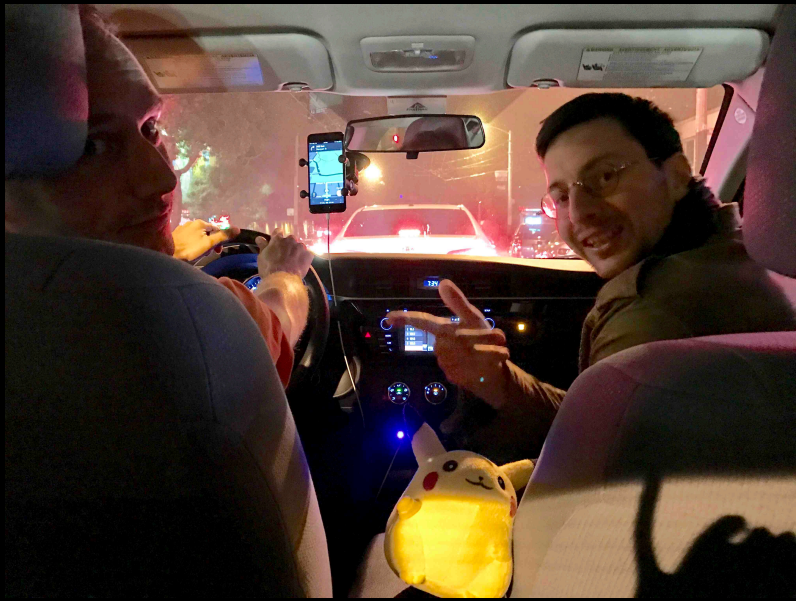


Malheureusement pour le marié, tandis que nous emmenions Anne à Santa Barbara, il se retrouvait envoyé en Pologne. Son enterrement de vie de garçon n'aura finalement eu lieu qu'il y a deux semaines, soit deux mois après le mariage. Pour l'occasion, Roger a évidemment organisé une activité de bonhomme : une séance de tir. Cette bande de gros durs en a bien pris pour son grade le lendemain puisque la dernière activité de cette « bachelor party » était une course de 100 miles à vélo dans les collines, soit 160km ! Ils ont beaucoup souffert mais aucun n'a lâché, ils ont vraiment de quoi être fiers.





Tandis que Roger rendait l'âme à pédaler dans la montagne, je crapahutais avec Grégoire qui descend toute la côte est américaine pendant trois semaines. Nous nous sommes fait tremper jusqu'aux os et piquer notre pique-nique par une vague à Carmel puis nous sommes jetés dans l'océan glacé pour nous venger (de toute façon nous étions déjà mouillés et frigorifiés), nous avons vu un hôpital pour phoques, nous sommes fait happer par le brouillard puis avons joué au billard dans un saloon du Marin County. Ensemble nous avons sillonné la Route 1 qui longe l'océan, de Point Lobos à San Gregorio, de San Francisco à Bolinas. Et bien sûr nous avons vu des couchers de soleil à couper le souffle et des ratons laveurs !







Tchô !

